

FEUILLETON

Le Val-Perdu

PAR RAOUL DE NAVERY
(Suite)

Jacques frissonna de la tête aux pieds, aspira l'air fortement comme pour se donner des forces, puis il se dirigea du côté du pavillon.

Sa mère l'attendait.

— Tu es en retard, Jacques.
— C'est vrai, je te demande pardon; je n'ai pas faim... déjeune sans moi.

Mme Chazelles s'approcha de son fils.

— Comme tu es pâle, souffres-tu!

Alors le cœur de Jacques éclata. Il se jeta dans les bras de sa mère; il lui dit tout : son amour naïf, son respect pour Calixte. Il répéta qu'il avait mis en elle toutes ses espérances de joie, et que les paroles de M. Corseul lui faisaient comprendre sa foi, dans la crainte de compromettre la jeune fille et de passer pour un chercheur de dot, il ne voyait d'autre moyen de salut qu'un prompt départ.

— Mais si elle t'aimait, elle aussi ?

— Ne me le dis pas ! Je le redouterais aujourd'hui. Nous partirons. Que tout soit prêt dans trois jours. Pardonne moi de bouleverser ainsi ta vie. Nous agirons mal en demeurant au Val-Perdu.

— Que ta volonté soit faite, mon enfant !

— Tu es une sainte, une généreuse mère ! Je t'aime, je te bénis. Nous nous suffisons l'un et l'autre, et nous oublierons le rêve que j'ai fait... Il me reste quelques billets de mille francs qui suffiront pour attendre que j'aie trouvé un autre emploi.

— Comment annonceras-tu cette nouvelle à M. Vauvilliers ?

— Je vais lui écrire.

— Fais vite alors, les sacrifices douloureux doivent s'accomplir d'un seul coup.

Jacques prit une feuille de papier et commença une lettre qu'il avait d'abord résolu de faire brève; mais il s'était attaché trop sincèrement à M. Vauvilliers pour ne point trahir les généreux sentiments de son âme. La plume courait sur le papier; il ne voulut point relire ce qu'il avait écrit, mit les quatre pages dans une enveloppe et chargea la vieille Coudrette de porter la lettre chez M. Vauvilliers.

Celui-ci se trouvait dans le salon avec sa fille. Anatole Corseul faisait une dernière visite avant de quitter le Val-Perdu.

— Je serai de retour dans trois jours, je l'espère, dit-il à M. Vauvilliers, et cette fois j'aurai votre décision.

— Je crois qu'elle sera favorable à vos desirs.

— Le valet de chambre parut apportant une lettre sur un plateau.

— Vous permettez ? demanda Vauvilliers.

— Il décacheta la lettre et ne put retenir un cri de surprise.

— Qu'avez-vous donc, mon père ? demanda Calixte.

— Chazelles nous quitte.

— Bah ! dit Anatole, comme cela, brusquement ?

— Je n'y comprend rien ! Oh ! s'il croit que je vais le laisser faire ! Tant de science et de loyauté ne se rencontrent pas souvent. Tout s'expliquera. S'il veut une augmentation...

— Mon père pouvez-vous lui supposer un actif semblable ? ...

— Mais alors quelle folie !

Anatole se leva, prit congé et dit sur le seuil :

— Si vous le souhaitez, je puis vous ramener un autre ingénieur.

— Oh ! je ne perds pas encore l'espoir de faire changer M. Chazelles de résolution. Si j'ai besoin de vous, je vous écrirai.

Lorsque le père et la fille se trouvèrent seuls, M. Vauvilliers demanda à Calixte :

— Y comprends-tu quelque chose ?

Elle était pâle comme un lis et ce fut d'une voix très faible qu'elle répondit :

— Rien ! mon père, je n'y comprends rien !

M. Vauvilliers sortit et Calixte fondit en larmes.

VIII

L'étude de maître Froidevaux, une des plus importantes de Paris,

était ce matin-là tellement encombrée de clients que les clercs en perdaient la tête. Achats, testaments, inventaires, contrats, actes de société, baux, commandites, rupture amiable de ces mêmes sociétés, liquidations par suite de l'intervention de la justice, occupaient à la fois maître Froidevaux et son premier clerc. Ceux-ci s'accaparaient les grandes affaires, confiant celles de second ordre à Justin Faucheux, que son habileté en droit rendait apte à débrouiller et à prévoir bien des choses.

Il existait dans la vie de Justin Faucheux des côtés obscurs. On savait vaguement que la destitution d'un emploi dans la magistrature le jeta sur le pavé sans ressources et à demi déshonoré. Cette situation lui fermant l'entrée des carrières louables, il s'estima trop heureux d'entrer dans une étude de notaire, en qualité de second clerc, et très vite il s'y ménagera une situation à part. Son habileté de juriste, son grade de docteur, et cette finesse qui faisait le fond de son caractère le rendirent indispensable. Ostensiblement il gagnait six mille francs, mais les méchantes langues affirmaient qu'il triplait cette somme en rendant aux clients de la maison de mystérieux services. Sous prétexte d'ajouter à ses émoluments par des travaux supplémentaires, Justin Faucheux restait souvent fort tard dans l'étude, alors, après avoir préparé des actes, élucidé des affaires, écrit des consultations, il ouvrait les cartons, fouillait dans les dossiers et préparait les éléments de fondations d'une de ces maisons qu'on appelle "cabinets d'affaires." Il savait qu'en raison de sa position morale, il ne deviendrait jamais officier public, mais il s'en consolait par l'espoir de réaliser une fortune non point en suivant la voie droite, mais en prenant des chemins de traverse. Silencieux à l'égard des autres clercs, obséquieux avec le maître, recherché de la clientèle, soigné dans sa tenue et presque élégant, Justin inspirait une sorte de crainte aux nouveaux venus, et de respect à bon nombre de gens. Maître Froidevaux ne pouvant s'occuper de prêts d'argent et d'emprunts, de trafics d'affaires, et de certaines liquidations, Justin accaparait ce genre de négociations et s'en tirait souvent à la satisfaction des deux parties. A celui qui demandait de l'argent il trouvait un prêteur; à quiconque cherchait un placement avantageux il procurait des fonds, et prenait un double courtage. De jour en jour il augmentait un capital qu'il commençait à faire valoir sous les noms divers de prêteurs fictifs. Les fils de famille commençaient à apprendre le nom de Faucheux, et, le trouvant moins exigeant que la plupart des autres usuriers, ils le protégeaient à l'envi. Maître Froidevaux ignorait ces manœuvres. Justin ne traitait rien à l'étude où trop d'yeux étaient ouverts, où trop d'oreilles se trouvaient tendues. Il se contentait d'y recevoir et d'y indiquer ses rendez-vous. L'étude fermée, alors commençait l'existence véritable de Justin. Il trafiquait, prêtait, recevait des renseignements par l'entremise d'agences borgnes : puis après s'être occupé durant deux heures de ses affaires personnelles, il dinait dans un cabaret élégant, et se rendait à un théâtre. Pour son plaisir ? Non pas. Au théâtre comme partout il faisait des affaires. Au foyer, durant les entr'actes il écoutait des demandes d'argent, en refusait ou en promettait selon la solvabilité du client.

Certes déjà riche comme il l'était, Justin Faucheux aurait pu se dispenser de travailler chez maître Froidevaux, mais aussi il lui fut devenu impossible de puiser, comme il le faisait, des documents au fond des archives de l'étude, et il

avait besoin de ces documents pour l'avenir. C'est à Faucheux qu'Anatole Corseul devait l'acquisition de Beauchâtel; c'est à lui qu'il comptait s'adresser afin de se procurer les fonds dont il avait un besoin urgent.

La première visite d'Anatole fut donc le clerc de maître Froidevaux. En le reconnaissant, Justin lui adressa une sorte de signe maçonnique, recommandant à la fois la patience et la discrétion; puis il se hâta de se débarrasser de ses autres clients, et quand il se trouva libre, il appela Corseul dans un angle de l'étude.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, les affaires ?

— Mauvaises. Il me faut deux cent mille francs dans trois jours.

— Diable ! c'est fort et c'est court.

— Si tu ne me les trouve pas, je suis perdu.

— De quelle façon ?

— J'ai commis une sottise en acceptant d'être administrateur de la Société des Chemins de fer du Congo. Nous croulons, et je tomberais du mauvais côté.

— Pourquoi ne point m'avoir prévenu ?

— Parce que j'espérais trouver cette somme dans la caisse d'un millionnaire, en échange d'une association pour l'exploitation des mines du mont Canigou. Une superbe entreprise, celle-là.

— Pourquoi ne s'est-elle pas terminée ?

— On demande du temps pour se décider, et je te l'ai dit la crise est imminente... la Société, en croulant, conduira ses administrateurs en police correctionnelle. Trouve deux cent mille francs, et ma fortune est assurée.

— Avec le mont Canigou ?

— Non, j'épouserai la fille d'un millionnaire.

— T'aimé-t-elle ?

— Pas encore; je crois même qu'elle éprouve une secrète inclination pour un autre.

— C'est dangereux.

— Celui qui s'est laissé prendre aux beaux yeux de cette charmante fille, car elle est aussi jolie que riche, possède l'orgueil des pauvres... Avant de quitter le Val-Perdu, je lui ai lancé un coup de Parthe... Il quittera la fonderie afin de ne plus être soupçonné de rechercher l'héritière quand il aime simplement la jeune fille. Il est des gens qu'on prend par leurs vices, et d'autres par leurs vertus. Un mariage avec la belle Calixte est encore lointain et j'ai besoin d'argent tout de suite.

— Avec un délai de deux jours, nous ne pouvons parler d'hypothèques.

— Elle serait du reste impossible à prendre; je n'ai payé qu'un à compte de vingt-cinq mille francs sur Beauchâtel, et le vendeur reste créancier privilégié.

— Quelle prime offriras-tu ? demanda Justin Faucheux.

— Cinquante mille francs, à la condition que j'aie deux ans pour me libérer.

— C'est impossible, répliqua Justin. Peut-être aurais-je pu trouver deux cent mille francs, mais à un terme fort court; trois mois par exemple.

Dans trois mois ma situation n'aura peut-être pas changé.

— Si, d'abord tu ne craindras pas la police correctionnelle, ce qui est déjà quelque chose; ensuite tu auras traité pour les mines. Avec qui comptes-tu t'associer ?

— Le Val-Perdu est la propriété d'un homme de hauts mérites et de grande fortune : M. Vauvilliers.

— Le maître de la grande fonderie ?

— Oui; Froidevaux est-il son notaire ?

— Pas absolument, et cependant nous sommes chargés de payer une rente à un vieux serviteur de la maison... Attends un peu...

Voici quelque chose d'intéressant

Nous avons acheté 75

Habillements

Le prix du gros est \$7.00, nous avons pris le lot et nous pouvons les vendre à

\$5.75

Nous en avons d'autres à \$9, \$10, \$11.50, \$12.50, \$13, \$15 et \$17.

Vous allez sans doute venir les voir et examiner notre assortiment de Hardes, si vous voulez quelque chose qui en vaut la peine.

W. D. Martin,
Coin de la Grand'rue
et rue Lutz. - MONCTON.

Justin se dirigea vers un cartonnier, ouvrit un dossier et y prit une liasse de papiers.

— Voici, dit-il, une lettre de M. Vauvilliers, nous enjoignant de remettre tous les mois à Bertrand Corseraie, son ancien domestique, la somme de cent francs... et des poignées de reçus du même Corseraie... Nous sommes au 30 juillet, il est probable qu'il viendra toucher sa rente aujourd'hui. Nous ne traitons pas d'autre affaire avec le propriétaire du Val-Perdu... Dix clients m'attendent... viens ce soir chez Bignon, je t'y rejoindrai, et j'espère avoir trouvé un moyen de salut.

Anatole quitta son ami, et se rendit au siège de la Société des chemins de fer du Congo. On y était dans une grande agitation. Des avis mystérieux parvenus au président l'avertissaient que plainte avait été portée contre les agissements extra-légaux des membres du conseil, une intrusion de la justice était imminente. Chacun des administrateurs la tête perdue en présence d'une menace de cette gravité se demandait comment il sortirait de cette situation, lorsque Corseul fit son entrée dans la salle des délibérations.

— C'est votre faute ! s'écrièrent plusieurs voix, si nous sommes dans un pétrin semblable. Nous vous devons un mauvais exemple. La seule chose qui nous console, c'est que vous partagez notre part de responsabilité.

— Messieurs, répliqua Anatole, je remettrai à la Société deux cent mille francs et je resterai complètement indemne. Faites-en autant. En faire autant ! Cela était plus aisé à dire qu'à exécuter.

— Je connaissais le péril avant vous, reprit Anatole, car je suis venu pour y parer.

Est-ce que d'habiles gens se laissent désarçonner pour si peu ! Payez et la justice n'aura rien à voir dans vos affaires ! Croyez-vous que sans la gravité de la crise j'aurais quitté Beauchâtel pour revenir dans votre étude parisienne ? Jamais de la vie ! Nous sommes en face d'un gouffre, jetons-y non pas nos personnes comme Curtius, mais une part de notre fortune. Quand le navire est en danger on lance le lest à la mer.

Corseul possédait une facilité d'élocution et une audace qui le servaient doublement. En un quart d'heure il calma l'animosité dont il était l'objet, et rendit quelque courage à ses compagnons d'infortune. Le comité des chemins de fer du Congo se sépara et les ad-

J. M. Melanson & Cie.

Shédiac.

Magasin du Peuple

N'oubliez pas de venir nous voir avant d'acheter.

O. M. Melanson & Cie.

Administrateurs
en quête,
de trouver
pour être en
la justice
les bureaux.
Mais si An
haut de tepir
gardait pas
sante au fon
rait-il à emp
dispensable?
temps suffisa
dissimuler qu
ties nulles c
gens adroits,
une surface d
tait sur cette
puyait sa de
pour risquer
il s'était cep
de rester
En ce momen
geait guère au
par sa faute,
quement d'é
fussent saisis
où il quitta le
de fer du Cor
se rendit che
en proie à un
se. Enfin se
En entrant a
cut Justin Fa
(A

L'ALLIAN

Voilà une ins
ques de langue
orgueilleux et fi
que treize ans
delà de six ans,
capital au pro
force et son que
cédent dans l'at

Il suffit de
les chiffres suiva
de la Revue me
se confirmer qu
mir l'une des pu
genre sur le cou
AT FINAN

Balance au 30
Produit des con
Intérêts,

Par bénéficiaires
Par balance au 30

CAISSE CENT

Balance au 30
Produit des con
Intérêts,
Divers,

Par bénéfices,
Par réserve,
Par caisse géné
contributio
Par balance au

CAISSE
Recettes,
A balance au

Déboursés,
Par balance au

Balance caisse
" " C.
" " G.
" " d'

PLACE
Fabriques,
Municipalités
Municipalités
Prêts hypothéc
banques Hoch
vinciale et N
Chèques charg